

Ilitch pendant les journées de Juillet

G. Ordjonikidze

Source : Initialement publié en russe dans la «Pravda» n° 71, 28 mars 1924. Version française: Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de Contemporains, tome 1. Moscou : Éditions en Langues Étrangères, 1958, pp. 711-715.

Dans les journées du 3 et 4 juillet 1917, une première tentative sérieuse fut faite pour en finir avec le pouvoir du gouvernement coalisé [Kérenski-Térechtchenko-Tchernov](#)-Tsérétéli. La tentative échoua, et une campagne d'excitation enragée commença contre notre parti et nos chefs. Le camarade Lénine fut déclaré espion allemand et, en même temps, le gouvernement lança contre lui un mandat d'arrêt.

Les junkers courent partout, à la recherche de Lénine, mais il n'est plus à son domicile. On entend dire : « il a filé chez Guillaume », « vous pouvez toujours courir pour le rattraper ».

Le Palais de Tauride. Ici on ne parle que de la journée d'hier, de notre manifestation ; on dit que chez nous, dans l'organisation, tout ne marche pas bien. Ainsi parlent les socialistes-révolutionnaires de gauche et même certains bolchéviks. Dans les quartiers ouvriers, il y a un moment de confusion, mais il passe vite. Des voix se font entendre assez distinctement parmi les soldats des régiments Pavlovski et Izmaïlovski : « On nous a trompés ; nous ne savions pas que les bolchéviks étaient des espions allemands ».

On cherche Lénine, mais on ne le trouve pas. D'aucuns parmi nos camarades sont d'avis que Lénine ne doit pas se cacher, mais se présenter. « Sinon, notre parti ne pourra pas se justifier devant les grandes masses. » « Une accusation grave est portée contre le chef du parti. Il doit comparaître devant le tribunal, se justifier lui-même et justifier le parti. » Ainsi raisonnaient beaucoup de bolchéviks.

Staline et moi, nous nous rendons en hâte auprès d'Ilitch. [Kroupskaïa](#) et [Noguine](#) sont déjà là. On discute la question de savoir si Vladimir Ilitch doit se présenter et se laisser arrêter. Noguine se prononce assez timidement et dit que, selon lui, Lénine doit se présenter et livrer combat au cours d'un jugement public. Telle était l'opinion d'une grande partie des camarades de Moscou. Vladimir Ilitch, avec la lucidité qui lui était propre, démontra qu'il n'y aurait aucun jugement public. Staline s'oppose énergiquement à ce que Lénine se présente aux autorités. « *Les junkers ne l'amèneront pas jusqu'à la prison ; ils le tueront en route* », dit-il. Tout atteste qu'Ilitch est également contre ; mais il est un peu troublé par l'attitude de Noguine.

On nous envoie, Noguine et moi, au Palais de Tauride, pour nous entendre avec Anissimov, membre du Présidium du Comité exécutif central de Russie et du Soviet de Pétrograd, sur les conditions de l'emprisonnement d'Ilitch. Il devait nous donner la garantie qu'Ilitch ne serait pas mis en pièces par les junkers fous furieux. Il fallait obtenir qu'Ilitch fût enfermé à la forteresse Pierre-et-Paul (dont la garnison nous était acquise) ou bien, s'il était enfermé à la prison « Kresty », nous devions obtenir la

garantie absolue qu'il ne serait pas assassiné et que le procès serait public. Au cas où Anissimov donnerait une réponse affirmative, on aurait conduit Ilitch vers le soir à la prison, où, sans aucun doute, on l'aurait assassiné, si cette énorme sottise criminelle avait été commise.

Anissimov refusa de faire interner Lénine à la forteresse Pierre-et-Paul. Pour ce qui était des garanties à la prison « Kresty », il déclara que, bien entendu, toutes les mesures nécessaires seraient prises. J'exigeai catégoriquement des garanties absolues (que, bien entendu, personne ne pouvait donner) ; je menaçai que, le cas échéant, nous les massacrerions tous. Anissimov était un ouvrier du bassin du Donetz. J'eus l'impression que lui-même était pris de terreur devant la responsabilité colossale de cette affaire. Au bout de quelques minutes, je lui déclarai : « *Nous ne vous livrerons pas Ilitch.* » Noguine était d'accord.

Je pars en toute hâte et, à la sortie, je rencontre le camarade [Lounatcharski](#) ; il me charge de dire à Lénine qu'il ne doit en aucun cas se laisser emprisonner, car, au moment actuel, la coalition ne détient que formellement le pouvoir ; en fait, il est aux mains des [kornilovistes](#) et, peut-être que demain, ils le détiendront officiellement aussi.

J'exposai notre entretien avec Anissimov à Ilitch et à Staline, qui se trouvait chez lui, je leur dis l'opinion du camarade Lounatcharski, et j'ajoutai qu'Anissimov ne savait pas lui-même aux mains de qui il se trouverait demain. On décida qu'il n'y avait plus à discuter. Ilitch, accompagné d'un ouvrier de Sestroretsk, quitta la ville sans encombre.

Quelques jours après, Staline me proposa d'aller voir Lénine pour, d'une part, l'informer, et, de l'autre, en recevoir des directives. On m'avait donné l'adresse du camarade [Emélianov](#), qui habitait près de Sestroretsk et le mot de passe. J'entrepris d'accomplir ma mission avec une grande prudence, car je craignais d'entraîner à ma suite un mouchard et de faire connaître ainsi la résidence de Vladimir Ilitch.

J'arrivai à la gare la nuit. Après avoir erré un moment, je trouvai la maison où habitait le camarade Emélianov. Il n'était pas chez lui, et sa femme me fit conduire par son fils, âgé de neuf ou dix ans. Nous nous dirigeâmes vers le lac, nous prîmes une barque et, arrivés sur l'autre rive, nous nous engageâmes parmi des buissons. J'en conclus que le camarade Lénine habitait une villa. Soudain nous nous arrê tâmes dans une prairie où se dressait une petite meule de foin. Le gamin appela quelqu'un par son nom. Un homme se montra. C'était le père du garçon. Je lui serrai la main. Je lui expliquai de quoi il s'agissait, etc. Je pensais qu'il allait me conduire auprès de Lénine.

À ce moment, un homme rasé, sans barbe ni moustache, s'approche de moi et me salue. Je lui réponds simplement, sèchement. Alors il m'envoie une tape sur l'épaule et me dit : « *Eh bien, camarade Sergo, vous ne me reconnaissez pas ?* » C'était le camarade Lénine. Enthousiasmé, je lui serre la main. Nous causons. Au bout de quelques minutes Ilitch me propose de partager leur souper : du pain noir et un hareng. C'était tout ce qu'ils avaient.

Après ce « souper », on poursuit la conversation dans les « appartements » de Lénine : c'était la meule de foin dans laquelle nous nous enfonçâmes. Le foin fraîchement coupé embaumait et nous tenait chaud. Je racontai en détail à Lénine ce qui se passait dans la ville en son absence, l'état d'esprit des ouvriers, des soldats, ce qui se faisait dans notre organisation, au Soviet de Pétrograd, au Comité exécutif central menchévik, etc.

Vladimir Ilitch m'écouta, me posa une série de questions et dit :

— Les Soviets menchéviks se sont discrédités ; il y a une quinzaine, ils auraient pu prendre le pouvoir sans grand mal. Aujourd'hui, ils ne sont plus les organes du pouvoir. On leur a retiré le pouvoir. On ne peut plus prendre le pouvoir que par une insurrection armée. Elle ne se fera pas attendre. L'insurrection aura lieu en septembre ou en octobre au plus tard. Nous devons reporter le centre de l'action dans les comités d'usine. Ce sont eux qui doivent être les organes de l'insurrection.

J'écoutais tout cela avec une attention soutenue ; j'étais profondément impressionné. On venait de nous battre furieusement, et Lénine prédisait une insurrection victorieuse dans un mois ou deux.

Lorsque je répétais à Lénine les paroles d'un camarade qui m'avait dit qu'en août ou en septembre, pas plus tard, le pouvoir passerait aux bolchéviks, et que Lénine serait le président du gouvernement, il me répondit très sérieusement : « *Oui, il en sera ainsi.* »

Puis Ilitch me donna une série de directives sur la façon dont il fallait poursuivre l'action : créer immédiatement, à côté du Comité Central légal, une cellule illégale de ce même Comité Central, à côté de l'organe de presse légal, une imprimerie illégale, pour dire dans des tracts illégaux ce qu'on ne permettrait pas de dire dans la presse légale.

La conversation fut interrompue, parce que, de fatigue, je m'étais endormi. Le matin, au lieu de six heures, je me réveillai à onze heures. Vladimir Ilitch avait déjà préparé plusieurs petits articles, des lettres adressées à Staline et à d'autres camarades.

Je les pris, je fis mes adieux et je partis.

Bientôt, j'eus encore une fois l'occasion d'aller voir Ilitch ; j'accompagnais le camarade [Chotman](#), qui organisa le transfert de Vladimir Ilitch en Finlande. Je ne vis plus Vladimir Ilitch jusqu'au 24 octobre, lorsqu'il parut pour la première fois dans la salle des fêtes de l'Institut Smolny.

Lorsque j'entrai dans la salle où se tenait la séance du Soviet de Pétrograd, Vladimir Ilitch achevait son discours par l'exclamation : « *Vive la Révolution sociale !* »

La salle grondait d'enthousiasme. Les journaux du soir annoncèrent que Lénine s'était installé à Smolny et dirigeait lui-même l'insurrection.

Oui, les journalistes ne s'étaient pas trompés. Lénine prit dans ses mains d'acier l'organisation de l'insurrection d'Octobre et la fit aboutir à la victoire.